

**Les paradoxes vécus ou « antinomies » de la vie spirituelle
selon le Bienheureux P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus**

P. François-Régis WILHÉLEM

dans : *Des pistes pour discerner, Carmel n°173, janvier 2020, p. 86-99.*

Le P. Marie-Eugène n'hésite pas à affirmer que le « le monde spirituel est plein d'antinomies » ! Ce terme, peu fréquent dans le langage courant, revient cependant constamment dans ses enseignements. Il apparaît comme étant un concept-clé de discernement des modalités propres à la croissance spirituelle. Expliquons-le avant d'en examiner quelques applications concrètes.

Les paradoxes de la vie spirituelle : les « antinomies »

Les « antinomies » sont des sortes de paradoxes spirituels qui se retrouvent tout au long de l'itinéraire chrétien. Ils peuvent être expérimentés comme d'apparentes contradictions, plus ou moins déconcertantes, qu'un simple raisonnement humain ne parvient pas vraiment à concilier. Des expériences « antinomiques » fondamentales sont, par exemple, celles de la rencontre de la force de Dieu et de la faiblesse de l'homme, ou du péché face à la miséricorde. On pourrait les qualifier « d'ontologiques » dans le sens où elles touchent l'être même : la force de Dieu, de sa grâce, vient à la rencontre des fragilités de l'homme pécheur pour le guérir et lui ouvrir un chemin de sainteté. De cette rencontre fondamentale et mystérieuse entre la grâce et la nature, découlent d'autres formes d'antinomies qui sont plutôt de l'ordre de l'expérience spirituelle, du ressenti, de la manière dont on perçoit concrètement l'action de Dieu. Ainsi, par exemple, pourront parfaitement cohabiter une puissante ardeur de charité avec une douloureuse sécheresse spirituelle. Que l'on pense à sainte Teresa de Calcutta qui a vécu pendant des décennies une très profonde nuit spirituelle au milieu d'une multiplicité d'activités charitables. Et l'on pourrait en énumérer bien d'autres !

En fait, ces résonances spirituelles ne sont pas contradictoires en elles-mêmes, mais tellement contrastées qu'elles paraissent telles. Un discernement affiné doit donc les accueillir dans leur réalité en les insérant dans un dynamisme de croissance, les ouvrant ainsi à une sagesse supérieure, celle de l'Esprit Saint, qui, seule, peut les éclairer et les réconcilier. En ce sens, le philosophe Maurice Blondel fait remarquer que « dans les choses de Dieu, il ne suffit pas que deux assertions se heurtent pour qu'on soit en droit d'exclure l'une ou l'autre : antithétiques au regard de l'entendement, elles peuvent être complémentaires pour une sagesse plus haute, comme elles sont solidaires dans la vie profonde des âmes »¹.

Les antinomies ont leur source dans le mystère du Christ lui-même, vrai Dieu et vrai Homme. Elles apparaissent dans toute leur force dans les deux mystères fondamentaux de l'Incarnation et de la Rédemption. Si le mystère de l'Incarnation est puissamment paradoxal,

¹. *Exigences philosophiques du christianisme*, P.U.F., Paris, 1950, p. 6.

mais non contradictoire en raison de l'union en la Personne du Fils de la nature humaine et de la nature divine (union hypostatique), celui de la Rédemption manifeste l'antinomie la plus impressionnante, la plus radicale, la plus incompréhensible pour l'esprit humain, dans le fait que le Christ qui est sans péché « s'est fait péché pour nous » (cf. 2 Co 5, 21). Elle atteint son paroxysme dans le cri du Seigneur sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46).

Dans la ligne d'un saint Thomas² et de bien d'autres saints et théologiens, le P. Marie-Eugène souligne que, bien que le Christ Jésus, Verbe fait chair, n'ait cessé de jouir de la vision béatifique, il a pourtant « connu la plus douloureuse souffrance qu'un homme ait portée ici-bas » et a « triomphé enfin en mourant sur la croix »³. Le P. F-M Léthel note que les « grandes antinomies de l'Incarnation et de la Rédemption commandent les autres », « surtout les deux mystères extrêmes du Thabor et de Gethsémani, de Jésus transfiguré et de Jésus défiguré, dont les deux tonalités opposées se reflètent sur toute la vie terrestre de Jésus et sur la vie du saint en lui »⁴. La psychologie du Christ, sa conscience, demeurera toujours pour nous un mystère insondable. Blondel évoque en ce sens « le problème formidable » de la conscience de Jésus !⁵ Mais ces « tonalités opposées », ces antinomies, vont donc se refléter dans la vie du chrétien en raison du baptême qui le « plonge » véritablement dans tous les mystères du Christ. Devenant une expérience personnelle, elles vont marquer son chemin spirituel.

Prenons l'exemple de Paul. Ses épîtres sont traversées par l'antinomie chrétienne fondamentale, ontologique, à savoir celle de la force de Dieu qui se déploie dans la faiblesse de l'homme, antinomie qui va s'inscrire profondément en lui et caractériser son ministère d'apôtre. Significatif à cet égard est le fameux passage de la deuxième épître aux Corinthiens : « [Le Seigneur] m'a déclaré : "Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse". C'est donc de grand cœur que je me glorifierai surtout de mes faiblesses, afin que repose sur moi la puissance du Christ. C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les détresses, dans les persécutions et les angoisses endurées pour le Christ ; car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (12, 9-10). Au sein même de l'expérience douloureuse de sa faiblesse (sa mystérieuse « écharde », v 7) et des tribulations de son ministère, Paul prend conscience de l'œuvre puissante de la grâce du Christ en lui et à travers lui. Avec autant de nuances que le nécessite le cheminement toujours unique des personnes, cette antinomie, ainsi que toutes celles qui lui sont liées, vont se retrouver dans tout cheminement mystique.

Saint Jean-Paul II n'a pas manqué de les relever dans la vie des saints, lesquels, bien souvent, « ont vécu quelque chose de semblable à l'expérience de Jésus sur la Croix, dans un mélange paradoxal de béatitude et de douleur ». Et le pape de citer les exemples de sainte

2. Cf. *Somme théologique*, IIIa, q 46, a 6-8.

3. P. MARIE-EUGÈNE DE L'E-J, *Je veux voir Dieu*, Ed. du Carmel, Toulouse, 2014, p. 1034. [Les pages mentionnées correspondent à celles de l'édition originale, indiquées t° en marge de cette dernière édition].

4. « Dans le Christ Jésus », *Carmel*, 1988/3-4, n° 51, p. 272.

⁵ « Il n'y a qu'une personne en Jésus, malgré la dualité de nature. Il n'y a pas deux consciences, s'il y a deux sciences (...) Le problème est formidable, je l'avoue (...) Toutefois, je ne puis encore me résigner à admettre que la conscience de Jésus ait été normalement ce que serait la conscience normale d'un homme purement homme », (*Au cœur de la crise moderniste*), cité par I. DE LA POTTERIE, « Le problème formidable de la conscience de Jésus », dans l'ouvrage collectif : *L'Évangile de Jésus*, Centre Notre-Dame de Vie, Ed. du Carmel, Venasque, 1990, p. 148.

Catherine de Sienne⁶ et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus⁷. Dans cette même ligne, le P. Marie-Eugène écrit : « Comment le saint transformé par l'amour et identifié au Christ Jésus ne porterait-il pas en lui ces richesses caractéristiques de l'amour divin ici-bas ? De fait, l'amour qui le divinise le laisse un homme comme nous ; il porte en lui le Thabor et Gethsémani ; il est le plus heureux des hommes parce qu'il jouit du Verbe en son sein et le plus malheureux parce qu'il porte le péché du monde »⁸. Il faut insister sur le fait que ces états paradoxaux ne sont pas des accidents de route, mais des expressions de l'amour divin en notre humanité pécheresse et graciée.

Les antinomies : « Une des lois de l'amour divin »

Pour le carme, en effet, ces oppositions apparentes, ces contrastes parfois violents, sont « une des lois de l'amour divin qui les porte en lui comme une de ses richesses et qui en marque ses œuvres comme d'un sceau personnel. Cet amour s'incarne et divinise, il répand la joie et la tribulation, il produit une lumière qui est obscurité »⁹. En réalité, ces antinomies s'appellent et s'éclairent mutuellement. Elles sont, à leur manière, une garantie du divin. Ainsi, la petitesse de la créature et la grandeur de Dieu, le péché de l'homme et la miséricorde divine doivent-ils « apparaître et s'éclairer chaque fois que Dieu agit et se manifeste dans la vérité »¹⁰. « Cette science de la transcendance divine, dans laquelle apparaît le néant de la créature et le vrai visage du péché, est la science par excellence du contemplatif », précise encore le P. Marie-Eugène. Il poursuit : « Qu'a-t-il donc contemplé s'il ne connaît pas Dieu ? Et s'il ne connaît point son néant, c'est qu'il n'a pas trouvé Dieu. Car qui a vraiment touché Dieu, a expérimenté en son être la petitesse extrême et la misère profonde de notre nature humaine. Cette double connaissance du tout de Dieu et du rien de l'homme est fondamentale pour la vie spirituelle, se développe avec elle »¹¹. Plus la vie spirituelle progresse, plus « le fossé s'élargit, comme dit sainte Angèle de Foligno, les "deux abîmes", l'abîme de notre faiblesse et l'abîme de la divinité. Ces deux abîmes s'approfondissent, la distance devient de plus en plus grande »¹².

Concrètement, ces antinomies vont s'inscrire dans notre psychologie et faire expérimenter sur ce plan-là le contraire, pour ainsi dire, de l'action réelle de Dieu toujours positive en elle-

6. « Dans le Dialogue de la Divine Providence, Dieu le Père montre à Catherine de Sienne que dans les âmes saintes peuvent être présentes à la fois la joie et la souffrance: « Et l'âme est bienheureuse et souffrante: souffrante pour les péchés du prochain, bienheureuse par l'union et l'affection de la charité qu'elle a reçue en elle. Ceux-là imitent l'Agneau immaculé, mon Fils unique, lequel sur la Croix était bienheureux et souffrant » (no 78), Lettre apostolique, *Au début du nouveau millénaire* (2001), § 27.

7. « De la même façon, Thérèse de Lisieux vit son agonie en communion avec celle de Jésus, éprouvant précisément en elle le paradoxe de Jésus bienheureux et angoissé : « Notre Seigneur dans le Jardin des Oliviers jouissait de toutes les délices de la Trinité, et pourtant son agonie n'en était pas moins cruelle. C'est un mystère, mais je vous assure que j'en comprends quelque chose par ce que j'éprouve moi-même » », (*Derniers entretiens. Le carnet jaune*, 6 juillet 1897 ; *Œuvres complètes*, Paris 1996, p. 1025), *Au début du nouveau millénaire*, § 27.

8. *Je veux voir Dieu*, p. 1034.

9. *Je veux voir Dieu*, p. 1034.

10. *Ibid.*, p. 317.

11. *Ibid.*, p. 46.

12. P. Marie-Eugène, cité dans : P. COULANGE, *La vie ordinaire, chemin vers Dieu avec le père Marie-Eugène de l'E-J*, Studium Notre-Dame de Vie, Coll. Sorgues, Parole et Silence, Paris, 2012, p. 206 ; également *Je veux voir Dieu*, p. 46.

même. Peut alors dominer une impression de fond, à savoir « la perception ou l'expérience du contraire de ce qui est donné par la communication divine (...) En effet, en se communiquant directement à l'âme, Dieu ne peut pas dissimuler ce qu'il est en Lui-même, ni la qualité du don qu'il fait. Sa transcendance se manifeste. Sa présence impose un respect profond (...) Aussi, cette expérience négative pour déconcertante qu'elle soit, est la plus constante et le signe le plus authentique de l'action divine »¹³. Ces oppositions d'états, sont un des critères d'authenticité spirituelle : « Supposez une âme qui aurait des grâces extraordinaires : si elle vous explique parfaitement tout ce qu'elle a vu, et qu'elle n'ait pas cette impression d'obscurité et d'infini, ne la croyez pas, elle l'a fabriqué. Car elle n'a pas touché Dieu, elle n'a pas touché l'infini, elle n'a pas une expérience de l'infini si elle n'a pas une impression d'obscurité et de dépassement. L'oraison doit tenir compte de cette notion essentielle : le surnaturel nous dépasse ». Et même quand il y a « une extase, des états de plénitude dans une âme, et qu'ils ne sont pas accompagnés par ce besoin de la Croix, on peut douter aussi de leur réalité surnaturelle, de leur origine surnaturelle. Il faut bien décrire ces états antinomiques, les deux pôles l'un après l'autre ; quand on décrit de la souffrance, on ne peut pas parler en même temps de la joie ; il faut attendre pour en parler ensuite. Mais enfin ils sont vécus presque simultanément quoique la prise de conscience puisse être successive »¹⁴.

On retrouve ces antinomies dans l'oraison contemplative où l'activité de l'intelligence est comme paralysée, éblouie, par une action de Dieu plus puissante. Aborder « le surnaturel », c'est-à-dire le contact entre le fini et l'infini, le temporel et l'éternel, autrement dit entre l'âme et Dieu, introduit celle-ci dans l'obscurité du divin.

Les antinomies dans la vie d'oraison

Par le biais du concept de « nuit », saint Jean de la Croix décrit avec de précieux détails les antinomies de la vie mystique en général et de la vie d'oraison en particulier. Sans reprendre à nouveau ces descriptions, rappelons simplement — et très brièvement— les signes psychologiquement paradoxaux de la contemplation¹⁵. Le premier est une impuissance à méditer dans la prière comme auparavant ; le second, une sorte de dégoût généralisé, même à l'égard des « choses divines », accompagné cependant d'une « sollicitude constante » pour le service de Dieu. Le troisième, expérimenté de façon positive celui-là, consiste à prendre plaisir à demeurer en une « attention et connaissance générale amoureuse de Dieu », qui est la contemplation proprement dite. Des trois signes, ce dernier est « le plus certain », affirme Jean de la Croix¹⁶.

Ces signes, vraiment déconcertants pour les deux premiers, interviennent dès la première « nuit » (« nuit du sens ») où l'intelligence est éblouie par un trop plein de lumière divine, car Dieu a pris en quelque manière la direction de la prière. S'opère alors une adaptation des sens à l'esprit. Dans le cadre de l'accompagnement spirituel, il s'agira de discerner et d'interpréter ces signes avec finesse, car s'ils sont sûrs en eux-mêmes, ils restent malgré tout lointains et

13. *Je veux voir Dieu*, p. 315-316.

14. P. MARIE-EUGÈNE DE L'E-J, *Au souffle de l'Esprit*, Ed. du Carmel, Venasque, 1990, p. 174 et 180.

15. Ces signes sont présentés dans deux endroits : *Montée du Carmel*, II ch 11 ; *Nuit obscure*, L 1 ch 9.

16. « Les deux premiers signes privatifs, impuissance et dégoût, accusent le désarroi des sens et des facultés intellectuelles devant le surnaturel qui les transcende et devant l'activité de la Sagesse divine à laquelle ils ne sont pas adaptés. Le troisième signe, positif, est constitué par l'expérience même de l'amour dans les régions de l'âme qui sont déjà capables de la recevoir », *Je veux voir Dieu*, p. 416.

extérieurs par rapport à l'action mystérieuse de Dieu. Ils ne peuvent donc prétendre par eux-mêmes à un contrôle direct de cette action et ce, d'autant plus qu'ils sont expérimentés à travers la réalité complexe des personnes. Ici comme ailleurs s'applique l'adage bien connu que « tout ce qui est reçu, l'est selon le mode de celui qui reçoit ». Ainsi, « dans les communications divines, l'âme n'expérimente ni Dieu, ni son action, mais seulement les vibrations produites en elle par cette action divine. L'expérience mystique n'est donc pas une expérience directe mais une quasi-expérience de Dieu à travers la vibration que produit son intervention »¹⁷. Dans l'oraison contemplative, ces « vibrations » pourront être ressenties de façon douce, suave, mais aussi douloureuse. Le P. Marie-Eugène précise à ce propos : « Ne croyons pas qu'une action de Dieu par les dons du Saint-Esprit sera toujours très douce, en d'autres termes que la douceur va dominer. Il est possible que ce soit la souffrance ; et normalement, cette action de Dieu doit toujours produire une certaine souffrance, même lorsqu'il y a de la douceur. La paralysie et la souffrance sont un signe plus certain de l'action de Dieu que toutes les douceurs que l'on peut recevoir. Cependant, l'intelligence est éclairée par ces lumières, la volonté reçoit une certaine saveur : ne vous étonnez pas de ces antinomies dans les perceptions, de ces apparentes contradictions de souffrance et de douceur, de paralysie et d'apaisement. L'action de Dieu dans l'âme est toujours marquée par ces antinomies et s'il n'y en avait pas, on pourrait dire qu'il n'y a pas d'action de Dieu »¹⁸.

Ainsi, les contemplatifs reçoivent-ils certainement la lumière de Dieu, mais, en même temps, ce sont eux qui expérimentent le plus l'obscurité divine. C'est le cas en tout premier lieu de la Vierge Marie parce que parmi toutes les créatures, c'est elle qui a pénétré le plus profondément dans le mystère du Christ¹⁹.

Dans l'unité de la personne, ces antinomies vont se retrouver sur le plan de l'action.

Les antinomies dans l'action

Il est très éclairant, et donc précieux pour le discernement, de transposer dans le domaine de l'activité les signes psychologiques de la contemplation présentés par Jean de la Croix. Sans reprendre ici des développements antérieurs²⁰, contentons-nous de proposer à nouveau quelques pistes de réflexion importantes.

17. *Ibid.*, p. 315.

18. *Au souffle de l'Esprit*, p. 127. « S'il y a une âme qui n'a que des joies, qui n'a que de la satisfaction, il est peu probable que ce soit Dieu qui les produise. Je dirais de même que si elle est dans une tristesse noire, qu'elle n'en sorte pas, qu'elle soit portée au désespoir, ce n'est probablement pas l'action de Dieu. Le critère de vérité de l'action de Dieu, c'est cette double expérience », BIENHEUREUX MARIE-EUGÈNE DE L'E-J, *Heureuse celle qui a cru*, Ed. du Carmel, Toulouse, 2017, p. 175.

19. « Qui a eu le plus le sens du mystère divin, de l'obscurité divine ? A n'en pas douter, c'est la Sainte Vierge. Qui a été le plus éclairé dans les détails, qui a le plus pénétré la divinité de Notre Seigneur et son humanité, qui a été donc plus riche de lumière que la Sainte Vierge ? Je ne pense pas qu'il y en ait d'autre (...) Qui a été le plus enveloppé d'obscurité ? C'est la Sainte Vierge, parce que personne n'a été plus loin dans le mystère de Dieu. », P. MARIE-EUGÈNE DE L'E-J, *Jean de la Croix. Présence de lumière*, Ed. du Carmel, Venasque, 1991, p. 178-179.

20. Sur l'interprétation des trois signes dans le cadre de l'action, v. notre ouvrage : *Agir dans l'Esprit à la suite de Thérèse d'Avila*, Le Sarmant, Ed. Fayard / Jubilé, Montrouge, 1997, p. 220s ; v. également notre contribution : « Nuit mystique dans l'action », dans : *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Fayard, Paris, 2002, p. 583-584.

Dans une retraite sacerdotale (1962), le P. Marie-Eugène affirme : « Saint Jean de la Croix n'a étudié que les purifications de la vie contemplative. Les purifications apostoliques sont-elles essentiellement différentes ? Non, elles ne le sont pas ! Elles se font suivant des modes différents, produisent des réactions différentes (...). Le principe est le même: l'envahissement de la lumière de Dieu agit sur les facultés, les réduit à l'impuissance, produit des épreuves, des découragements apparents, des nuits ».

Auparavant, dans *Je veux voir Dieu*, il avait formulé ce même principe : « On retrouve dans le plan de l'action les obscurités qui font la souffrance de l'oraison. Ne faut-il pas, en effet, que la nuit enveloppe la volonté comme elle enveloppe l'intelligence ? L'une et l'autre doivent quitter le monde du sens ; l'obscurité qu'elles y trouvent et qui est un signe de purification, est destinée providentiellement à les orienter vers une lumière plus haute et plus simple »²¹.

Une telle expérience se retrouve dans toute vie spirituelle profonde, quel que soit l'état de vie embrassé : « Ne croyons pas que ces purifications du sens, c'est-à-dire cette impuissance dans l'exercice de la vie spirituelle (...) impuissance qui pourra s'étendre même parfois jusqu'au devoir d'état dans une certaine mesure, soit réservée à des âmes particulières (...) qui vivent dans les cloîtres, ou à des âmes religieuses. Elle doit atteindre normalement tout le monde, parce que c'est toujours suivant la même méthode et les mêmes effets que l'action de Dieu se produit »²². Simplement, « chez l'actif ou chez le contemplatif pris par des labeurs extérieurs, soumis à des vicissitudes plus nombreuses, le surnaturel affleurerait moins d'ordinaire et la prise de conscience de l'action divine sera plus difficile, tellement est épaisse la gangue qui le recouvre, faite de la multiplicité des événements extérieurs et des interventions des causes libres »²³. Le discernement consistera alors à faire apparaître l'œuvre de l'Esprit à travers les activités dans le but de cultiver une docilité plus grande à son égard en toute circonstance.

Un autre domaine où se manifestent les antinomies est celui de la vie morale.

Les antinomies dans la vie morale

Bien développements seraient nécessaires pour éclairer ce point particulier. Mais dans le cadre restreint de cet article, nous nous contenterons d'en faire ressortir quelques aspects essentiels. Il convient de préciser d'abord que, puisque les purifications mystiques touchent les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité dans leur rapport avec les facultés humaines d'intelligence, de volonté et de mémoire, la mise en œuvre des vertus humaines, animées par les premières, sera également marquée par une expérience antinomique de régression apparente et de progrès réels.

À la suite des deux Thérèse et de saint Jean de la Croix, le P. Marie-Eugène lie très étroitement les modalités du progrès moral au développement de la vie spirituelle. Reprenant les deux phases de la vie spirituelle proposées par sainte Thérèse de Jésus, il montre la constante nécessité de l'effort vertueux, mais de façon différenciée cependant en chacune d'entre elle. En effet, au cours de la seconde (phase mystique)²⁴, l'effort ascétique de la

21. P. 610.

22. *Jean de la Croix. Présence de lumière*, p. 228.

23. *Je veux voir Dieu*, p. 819.

24. Cf. *Je veux voir Dieu*, p. 599s.

première, incluant la recherche active de Dieu source de toute vertu²⁵, va devoir évoluer en « ascèse mystique », appelée « ascèse de petitesse » par le P. Marie-Eugène en référence à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Une telle ascèse ne veut être qu'une « coopération à l'action souveraine de Dieu »²⁶, cette dernière demeurant l'élément principal²⁷.

Dans une retraite consacrée à la sainte de Lisieux, le carme explique que dans la deuxième phase, l'action de Dieu « par les dons du Saint Esprit paralyse progressivement les facultés, au point qu'elles ne peuvent plus rien faire »²⁸. En raison de l'intervention divine, l'âme ne peut plus « se diriger comme auparavant »²⁹. En effet, lorsque l'âme est entrée dans la voie contemplative, « un appauvrissement de la vertu peut arriver rapidement »³⁰. C'est le fruit antinomique de l'intervention plus puissante de Dieu. En effet, la nuit du sens fait apparaître la faiblesse de l'action personnelle par rapport à celle de Dieu : « L'âme qui, auparavant, avait l'impression qu'elle avait des vertus (...), découvre maintenant (...) qu'elle n'est pas si vertueuse (...), qu'elle vaut beaucoup moins qu'elle ne pensait ». La personne vit alors un état paradoxal douloureux et déconcertant : « Il semble qu'il y ait comme une régression des vertus, des défaites qui s'accusent, défaites qui n'étaient pas aussi nombreuses auparavant (...) Le fond de l'âme est purifié et le mal paraît à la surface ; apparaissent même des fautes qui humilient ». Que va-t-elle faire alors ? Prenant conscience de l'origine de son impuissance, elle s'appuiera davantage sur le Seigneur ; « elle l'appellera à son secours pour qu'il fasse tout en elle, pour qu'il lui donne à chaque instant la grâce dont elle a besoin ». S'appuyant sur son expérience de pauvreté, sa confiance va devenir plus parfaite en appelant Dieu « davantage pour faire n'importe quel acte de vertu et remplir ses devoirs »³¹. C'est la voie d'enfance spirituelle. Celle-ci s'articule autour de deux pôles : « Conviction de sa petitesse et de sa faiblesse devant le résultat à obtenir, et en même temps activité énergique pour mériter l'intervention de Dieu »³². Le perfectionnement de la vie théologale « exige ce dépouillement, cet appauvrissement. S'il n'y a pas cet appauvrissement, il n'y a pas d'action de Dieu par les dons du Saint-Esprit. Or, ce sont les dons seuls qui peuvent perfectionner l'exercice des vertus ». Il s'agira donc pour l'âme de coopérer à « l'envahissement progressif de Dieu ». Telle est l'« ascèse mystique », mise en lumière par le P. Marie-Eugène, où l'activité vertueuse cherche à rejoindre l'activité divine et à se mettre à son service³³. Une telle ascèse reste un « art délicat », car elle doit éviter deux écueils opposés : « l'activisme orgueilleux qui arrête l'expansion et les initiatives de l'amour de Dieu pour l'âme, et le quiétisme égoïste et paresseux qui fige dans l'immobilité de la tiédeur... »³⁴. Elle devra donc « être menée avec prudence », car « il ne faut pas dépasser (...) le moment de l'action de Dieu. Il faut que l'âme soit attentive à cette action de Dieu, qu'elle consente à se laisser appauvrir avec joie »³⁵.

On pourrait croire, un peu ingénument, que parce que la miséricorde de Dieu vient effectivement au secours de qui l'appelle, l'impression de faiblesse va disparaître. En fait,

25. Cf. *ibid.*, p. 80s.

26. *Ibid.*, p. 854.

27. Cf. *ibid.*, p. 830.

28. BIENHEUREUX MARIE-EUGÈNE DE L'E-J, *Pour la joie de Dieu. Retraite spirituelle avec Thérèse de Lisieux*, Ed. du Carmel, Toulouse, 2016, p. 109.

29. *Ibid.*, p. 185.

30. *Ibid.*, p. 183.

31. *Ibid.*, p. 184-186.

32. *Je veux voir Dieu*, p. 851.

33. *Ibid.*, p. 109-110.

34. *Je veux voir Dieu*, p. 824.

35. *Pour la joie de Dieu*, p. 109.

non. Quand Dieu agit plus fortement, « il fait expérimenter à l'âme que c'est lui qui agit. Dans cette efficacité, il laisse à l'âme le sentiment que c'est lui qui a tout fait et qu'elle est faible ». Son intervention ne « donne pas un sentiment de force », mais « produit des effets de force (...) Les antinomies sur le plan de la vertu sont tout à fait normales »³⁶. Cette expérience continue de pauvreté permet de prévenir toute tentation d'auto-satisfaction quant aux efforts réellement fournis. C'est la vertu d'espérance, « portée au rouge » (G. Gaucher)³⁷, qui est la clef théologique de « l'ascèse de petitesse ». Pour le P. Marie-Eugène, le rapport pratique, existentiel, établi par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus entre l'espérance et la pauvreté spirituelle, est « une trouvaille de génie »³⁸. En purifiant l'espérance, la pauvreté ouvre au don de Dieu. Cependant, ce n'est pas la pauvreté en elle-même qui donne Dieu, mais c'est la pauvreté accompagnée de confiance, d'espérance : « Pour espérer, il faut être pauvre. L'enfance spirituelle a pour base la doctrine de la pauvreté et de l'espérance. C'est la clé de voûte de la voie d'enfance de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, son fondement théologique »³⁹. C'est à cette lumière qu'il faut interpréter ce passage très connu de la *Lettre* 197, adressée par Thérèse à sa sœur Marie du Sacré-Cœur : « O ma Sœur chérie, je vous en prie, comprenez votre petite fille, comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile ».

Parvenu à la fin de ces quelques réflexions, laissons le dernier mot au Bienheureux Marie-Eugène.

Épilogue : Accepter de marcher dans « l'obscurité de la transcendance divine »

« La vertu du Très-Haut nous couvre de son ombre ; nous n'en saisissons pas la transcendance mais, malheureusement ou peut-être heureusement, nous en saisissons bien l'obscurité, avec toutes les angoisses qui peuvent l'accompagner. Cela va ensemble, c'est là qu'est l'Esprit Saint. Alors, il faut nous résigner à vivre, à marcher dans cette obscurité de la transcendance divine, cette obscurité qui accompagne nécessairement l'action divine. Et que faire dans cette obscurité ?

Croire ! Si nous croyons, si nous avons cru, un jour nous aussi nous entendrons la parole qu'a entendue la Sainte Vierge de la part d'Élisabeth, et ce sera Dieu qui nous l'adressera : "Bienheureux parce que vous avez cru, non pas parce que vous avez été vaillant - même si la vaillance doit accompagner la foi -, mais parce que vous avez cru". Voilà notre coopération à l'action de Dieu, notre travail dans l'obscurité, ce que l'Esprit Saint attend de nous, pour pouvoir envoyer les rayons de sa lumière, faire descendre sa flamme, opérer en nous le mystère que Dieu le Père lui a ordonné de réaliser pour nous faire accomplir notre vocation, notre mission. La grande coopération, c'est la foi ! »⁴⁰

36. *Ibid.*, p. 191.

37. Ce qui caractérise Thérèse, « c'est sa vertu d'Espérance portée au rouge, qui rejoint une Foi à toute épreuve dans un Amour brûlant, habituellement non senti. », G. GAUCHER, *Jean et Thérèse, flammes d'amour*, Cerf, Paris, 1996, p. 132.

38. *Ibid.*, p. 161. V. notre article : « "Une trouvaille de génie" : la pauvreté, tremplin vers l'espérance », *Carmel* n°163, p. 46-59.

39. Cité dans : R. DEGLAIRE, J. GUICHARD, *Prier 15 jours avec le P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus*, Ed. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel, 2005, p. 85.

40. *La Vierge Marie toute Mère*, Ed. du Carmel, Venasque, 1988, p. 88.

P. François-Régis Wilhélem
Studium de Notre-Dame de Vie